Document généré le 5 juin 2025 10:02

XYZ. La revue de la nouvelle

Le petit

Benoit Cayer

Numéro 115, automne 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69614ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cayer, B. (2013). Le petit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 17–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le petit

Benoit Cayer

Il s'approche. Il essaie d'y aller. Mais sa mère le retient par le bras. Elle ne le lâche pas. Ne le semonce pas non plus. Peut-être qu'elle a peur. Il ne faut pas avoir peur. Il n'y a rien qui fasse peur dans cet élan-là. Pourquoi avoir peur ? Peur de quoi au juste ? De cet homme barbu, cet étranger, ce musicien au jean sale et rêche qui est peut-être un sans-abri, ou un voleur, un voleur d'enfants, un pédophile ?

Sa mère le lâche enfin.

Il continue de s'approcher, le petit, le corps légèrement désarticulé, la main tendue vers la musique. Il ne voit pas, le petit. Il n'est pas normal. Quand on lui dit bonjour, il ne se retourne pas. Quand on lui pose des questions convenables, il ne réagit pas. Mais quand quelque chose vibre, il y va.

La musique continue de plus belle. L'homme la fait sortir de sa guitare. Il chante, il s'amuse, il est dans sa bulle. Le petit le rejoint. Le musicien accepte que le petit sorte de sa bulle pour pénétrer la sienne. Le petit est tout près de la musique, presque collé à elle. Sa mère le regarde avec un beau sourire inquiet, prête à bondir.

Il danse, le petit, il bouge et sautille. C'est maladroit, c'est bouleversant. La mère pense peut-être que ça dérange, mais ça ne dérange personne. Elle a l'air embarrassée, la mère, suspicieuse, on dirait qu'elle veut continuer de marcher sur le trottoir en direction d'un point puis d'un autre encore, mais le temps s'est arrêté pour être concentré sur la musique, pour que la musique devienne un centre qui accapare tout. C'est ce que le petit a décidé.

Il pose sa main sur la guitare, le petit, comme s'il voulait tenir la musique, mais sa mère l'en retire aussitôt. Deux, trois fois il fait ça, et chaque fois sa mère arrête l'intrusion, la proximité, l'abandon. Le petit, de son autre main, va même — quel sacrilège ! — jusqu'à toucher la cuisse du musicien.

Mais, chose étrange, c'est ici, maintenant, que la mère laisse aller. Elle ne retire pas la main du petit sur le jean sale et rêche du musicien. Peut-être qu'elle ne veut pas faire partie de ça, peut-être qu'elle ne veut pas, de sa main affairée et prudente, approcher la jambe répugnante du musicien, son jean sale et rêche, et risquer de provoquer quelque chose de grave, quelque chose d'irréparable. Peut-être qu'elle veut éviter à tout prix ce contact physique qui n'est même pas un contact, à peine une amorce, un frôlement, le genre de frôlement qui peut provoquer la contagion et transformer la jambe répugnante en jambe invitante.

La mère ramène à elle son bras. Elle consent à ce que le petit vive et vibre, une main sur la cuisse du musicien, l'autre sur sa guitare.

Le petit se met à caresser la cuisse et la guitare. Des ronds qu'il fait, le petit, sur la cuisse chaude et vivante, sur la guitare douce et vibrante. Un geste qu'il répète, encore et encore. Le musicien a les yeux ouverts, mais on dirait qu'il ne regarde pas, on dirait que seule la musique compte, la musique qui s'emporte dans un crescendo qui amène le petit à enserrer la guitare, à s'y cramponner, en faisant des sons bizarres avec sa bouche, des petits cris qui ne heurtent pas le musicien, des petits cris qui font rire les passants.

Il reste comma ça, le petit, à chanceler sur un rythme qui est le sien, blotti sur ce qui palpite, jusqu'à ce que, finalement, la musique, exaltée, partagée, s'arrête. Quelques passants gênés applaudissent sans ralentir le pas. La mère aussi applaudit. Elle sourit. C'est peut-être du malaise, peut-être du soulagement.

Le petit, lui, n'applaudit pas. Il bouge encore un peu, un peu moins. Sa drôle de danse ne se fait plus que dans ses épaules et son visage. De sa gorge sortent les mêmes bruits aigus que tout à l'heure. Sa tête chancelante est tout près du trou de la caisse de résonance, à l'écoute de ce qui continue de vibrer.